

Le filet d'eau caché sous l'herbe, le buisson,
 La touffe de bruyère,
 L'épi, le brin de mousse, ont aussi leur chanson,
 Ont aussi leur prière.
 Bruit de la goutte d'eau, monotone et plaintif,
 Cri des feuilles froissées,
 Où seul trouve un accent, le poète attentif
 Aux choses délaissées.
 Marmure inaperçue du brin d'herbe odorant
 Qui tremble à ma fenêtre,
 Tu sors, comme les voix du chêne et du torrent,
 Des entrailles de l'étre!
 Tu parles d'infini, comme sur les sommets
 L'orgue des bois immenses,
 Qui commencent aussi, sans l'ache-ver jamais,
 L'accord que tu commences.
 Ainsi vous, cœurs perdus dans l'ombre et dans l'oubli,
 Cœurs muets pour la foule,
 Filet d'eau sous la pierre ou l'herbe enseveli,
 Brin de mousse qu'on foule,
 L'harmonie est en vous, l'accord triste ou joyeux ;
 Et qui bien vous écoute,
 Distingue avec amour le flot mystérieux
 Qui filtre goutte à goutte.
 Ce soupir contenu qui s'exhale à regret
 N'en est pas moins sublime ;
 C'est un monde profond autant qu'il est secret,
 Que ce murmure exprime.
 Mais pour l'entendre, il faut, vers l'humble voix penché,
 Dans un lieu solitaire,
 Comme vers le ruisseau sous ces gazons caché
 S'arrêter et se taire.
 Or, le sage écoutant, loin du monde moqueur,
 Dieu dans la moindre brise,
 Saisit pour son clavier et garde dans son cœur
 Tous ces bruits qu'on méprise ;
 Car tous, là-haut, soupirs exhalés, sans témoin,
 Du brin d'herbe ou du hêtre,
 Pour l'éternel concert, avec le même soin,
 Sont notés par le maître !

VICTOR DE LAPRADE.

— Les Symphonies.

Faculté des Arts de L'Université-Laval.

RAPPORT SUR LE CONCOURS DE POÉSIE DE L'ANNÉE 1868.

Monsieur le Recteur,

La Faculté des arts rend compte aujourd'hui du second concours de poésie française. Enhardie par le succès qui a couronné le premier concours, elle a proposé, pour l'année 1868, un sujet prématuré peut-être, plus difficile que le précédent, mais dont la grandeur et l'intérêt ne pouvaient échapper aux esprits studieux, et qui devait, par sa difficulté même, stimuler les jeunes talents qui savent oser et n'oublient pas que

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Après la découverte du Canada, sujet qui a suscité d'heureux essais, révélé quelques esprits bien doués, il lui était permis, ce semble, de porter plus haut ses espérances, et d'offrir à l'essor lyrique de nos jeunes poètes, l'occasion de se signaler dans un genre que le précédent concours avait montré comme préféré. Sans abandonner l'histoire du Canada, si riche en sujets heureux, elle a cru devoir présenter les martyrs qui ont fécondé de leur sang la colonie naissante, comme un sujet digne de la lyre canadienne. Nombreux sont les héros qui réclament cette gloire. Les pages de nos annales ont recueilli religieusement chaque goutte de ce sang généreux versé pour une cause aussi noble que sainte, et les siècles reconnaissants rediront toujours les noms bénis des Brébeuf, des Lalemant, des Jogues, des Daniel et de tant d'autres qui n'honorent pas moins la Compagnie de Jésus que le pays qui a vu couler leur sang.

La vénération s'attache à toutes les grandes entreprises, à tous les grands sacrifices ; et, à ce titre, les premiers missionnaires du Canada occuperont toujours le premier rang dans l'admiration de l'avenir. Il est beau, glorieux, utile surtout de suivre, dans les récits de l'histoire, les traces de ceux qui, les premiers,

ont imprimé leurs pas sur le sol de la patrie, et qui ont fait germer, dans le dur sillon qu'ils y ont creusé au prix des plus grands sacrifices, la semence de la civilisation. L'esprit se plaît à admirer tant de nobles caractères, tant d'héroïques vertus, cette patience inaltérable au milieu des tourments les plus cruels. Mais comment le poète célébrera-t-il dignement tant de héros, de glorieux souvenirs ? Quel nom choisir au milieu de tant de noms qui brillent d'un égal éclat ? Comment éviter l'uniformité dans un sujet qui multiplie sous la plume du poète les mêmes travaux, les mêmes sentiments et presque les mêmes situations ? Où trouver cette unité si désirable dans toute composition, et sans laquelle l'esprit du lecteur, comme celui de l'écrivain, flotte sans guide et sans lumière au milieu de ténèbres épaisses, ébloui par les éclairs qui peuvent briller parfois dans cette nuit profonde, mais ne sauraient montrer nulle part une route qui mène au but ? C'était là, il faut l'avouer, un des grands écueils du sujet : *hoc opus, hic labor*, disait la prêtresse antique.

Suivre l'histoire pas à pas, faire paraître dans une suite de tableaux les martyrs qui font le sujet du poème, c'était se vouer à la froideur et à la monotonie ; c'était réduire la poésie, dans le genre qui demande le plus d'essor et le plus de liberté, à n'être plus que de l'histoire versifiée ; c'était détruire la création du poète, enlever à la poésie ses ailes, à l'imagination ses couleurs et ses pinceaux.

Tous les jeunes talents que la grandeur du sujet a attirés au concours, malgré ses difficultés, n'ont pas su éviter cet écueil, et leurs travaux ont souffert plus encore de l'imperfection du cadre, que du défaut d'inspiration. Il y avait cependant un moyen de donner à tous ces éléments épars une unité sensible ; d'animer tous ses membres d'une même vie, de tirer en quelque sorte de ces blocs d'un marbre si beau une statue vivante, un groupe animé qui pût parler à notre imagination et réchauffer nos cœurs : *le dévouement*.

Oui, le dévouement, cette couronne de l'abnégation et de la justice, voilà l'unité d'un tel sujet, le soleil qui doit l'éclairer, le fil qui doit en lier les différentes parties ; le dévouement, vertu sublime qui n'a cessé de ravir l'admiration de tous les siècles, qui a signalé d'une manière toute particulière les origines de notre patrie, et dont la violence arrachait naguère des entrailles de tous les pays catholiques et du sein même des campagnes et des villes du Canada une jeunesse ardente et valeureuse au cri de *Vive Pie IX, Aime Dieu et va ton chemin*.

Cette pensée de dévouement, qui semblait s'offrir d'elle-même, n'a peut-être pas toujours été assez respectée. On sent cependant ce qu'elle aurait pu devenir sous le pinceau du poète. En mêlant et broyant ensemble toutes les couleurs qui conviennent à ce sentiment, tout ce que l'histoire rapporte des héros de la foi dans notre pays, tout ce qu'une imagination inspirée peut découvrir dans le lointain des âges, il pouvait dominer son sujet, le façonner à son goût, et nous présenter un tableau aussi agréable que saisissant.

Il ne faut pas l'oublier, le poète a des ressources inconnues des autres hommes. Il sait, quand il lui plaît, animer d'un souffle vivifiant la matière la plus inerte ; revêtir d'un corps, visible aux yeux, de tous, les abstractions les moins saisissables. Il sait prêter une voix aux arbres de la forêt, un sentiment aux rochers les plus durs. Sous l'influence de sa baguette magique, les ombres se dissipent, les objets se colorent, les temps se confondent, les espaces se resserrent ; tout lui obéit, tout reçoit de lui l'éclat, le mouvement et la vie. Outre cette puissance de création, il a le don merveilleux et inappréciable de voir à travers l'obscurité des siècles, les événements à peine indiqués par l'histoire, d'un œil plus pénétrant et plus sûr que les contemporains mêmes de ces âges reculés ; et il a le talent non moins merveilleux de faire partager aux autres les émotions qu'il éprouve lui-même.

Dans nos forêts d'Amérique, nous avons pu voir des hommes arriver à une telle délicatesse de sensation, qu'ils décelaient aisément, à travers les mille voix du désert, à plusieurs heures de distance, les pas d'un voyageur en route, à peu près comme le musicien habile sait démêler et suivre, à travers les mille voix